

LA BIBLE «TRADUITE» OU L'ABRUTISSEMENT À LA QUÉBÉCOISE

Quand les philistins s'attaquent aux textes sacrés

L'Actualité du 1^{er} juin dernier [1991] nous apprenait cette nouvelle stupéfiante : un groupe d'universitaires s'affaire à traduire la Bible en ... québécois. Et nous qui croyions que nos parents et nos grands-parents connaissaient l'Évangile et certains textes de l'Ancien Testament qu'ils entendaient à la messe du dimanche ou qu'ils pouvaient lire leur missel... Force est de nous rendre à l'évidence : pour eux, c'était du chinois!

D'après Claude Cossette, directeur de l'École des arts visuels de l'Université Laval, «il n'y a personne qui peut lire la Bible de façon intéressante si ce n'est pas quelqu'un de religieux ou qui a une culture sémitique ou qui connaît l'histoire». C'est en effet pourquoi le texte biblique est accompagné de nombreux commentaires. Mais de là à dire que les Québécois sont incapables de comprendre un texte qui s'éloigne de la langue familière d'ici, un texte écrit en français, il y a une marge que les auteurs de ce projet franchissent allègrement.

Pour remédier à cette lacune et animés de ces bonnes intentions dont l'enfer est pavé, nos valeureux «traducteurs» proposent leur propre version de l'Évangile de Marc, à la portée du bon peuple. Il est évident que personne au Québec n'a compris ce que le Christ voulait dire au juste par «Lève-toi, prends ton brancard et va dans ta maison.» Il faut des années d'études à l'École biblique de Jérusalem pour comprendre le sens de ces mystérieuses paroles.

En jargon des Affaires sociales

Aussi nos bons apôtres proposent-ils leur propre version : «Jésus se tourne vers la personne handicapée : “C'est un ordre : lève-toi, ramasse tes affaires et va-t-en chez vous”». On croirait entendre le chef de police de Saint-Éphrem donner son congé à un délinquant. Vous

remarquerez que le paralytique de l'Évangile est devenu une «personne handicapée»; les «traducteurs» ont même utilisé le jargon des Affaires sociales, c'est vous dire s'ils sont modernes et proches du vécu. Le «chez vous» au lieu de «chez toi» qui ferait trop «français de France» montre que le Christ était un gars de chez nous qui parlait la langue du «vrai monde». Même les Pharisiens ont décidé de parler le langage du peuple. Qu'on en juge par l'extrait suivant : «Ils viennent scéner Jésus : «Hey! comment ça se fait que tes amis ne jeûnent pas alors que nous nous privons tous?» Adieu lyrisme, noblesse, beauté d'un texte qui a traversé les siècles; seule la langue des annonces de bière peut parler au peuple. Quelle tristesse! Avec un tel talent pour la traduction, on souhaite que la courageuse équipe ne s'arrête pas en si bon chemin.

Pourquoi pas une traduction en québécois du *Cantique des cantiques*, ce texte si «swingnant»? Ne reculant devant rien, nous proposons pour notre part notre «traduction» d'un extrait du célèbre chant : «Ousquié passé to chum, la belle? Ousquié passé qu'on le cherche avec toé?» N'est-ce pas plus compréhensible, plus émouvant, que «Où est allé ton bien-aimé, ô la plus belle des femmes? Où s'est dirigé ton bien-aimé, que nous le cherchions avec toi?» Évidemment, si on veut être compris dans les chaumières, il faudra aussi remplacer les palmiers par des poteaux de l'Hydro, les gazelles par des chevreuils, les grenades par des pommes et les parfums d'Orient par des odeurs de sapin. Dans les extraits que nous livre *L'Actualité*, le Christ ne parle-t-il pas du vin mis dans des bouteilles de plastique...

Devant cette entreprise, menée par des universitaires, on se demande si on doit rire ou pleurer. Derrière ce projet de «traduction» et son alibi religieux, se cachent quelques présupposés. D'abord l'idée que le français est pour nous une langue étrangère. Cette francophobie rampante qui voudrait que notre français d'Amérique soit une langue complètement différente, véritablement autochtone, pour mieux nous séparer de la prétentieuse mère patrie et de tout le reste de la francophonie relève du déni de réalité et de la surcompensation qui fait ériger en idéal une langue appauvrie comme celle que nous proposent les auteurs de cette «traduction».

Quand Henri Bourassa soulevait les foules, il s'exprimait en français et non en

«québécois» ainsi que nos auteurs l'entendent et il utilisait les procédés de la rhétorique, comme tous les grands orateurs. Le peuple le comprenait comme il comprenait le texte de l'Évangile dont beaucoup de locutions sont passées dans le langage courant. Parions même que plusieurs de nos ancêtres, qui n'avaient pas dépassé l'école du rang, étaient sensibles à la beauté du texte, à la poésie des psaumes, la seule qu'ils connurent jamais. Les Québécois seraient-ils moins brillants que les musulmans qui lisent le Coran, écrit dans une langue très littéraire?

Il est vrai que nous n'avons pas dans notre tradition catholique le même rapport, la même familiarité avec le texte biblique que les protestants et les Juifs et que l'Église n'a jamais encouragé la lecture de la Bible par les fidèles, préférant la «filtrer». Mais cela ne veut pas dire que les Québécois soient incapables d'accéder à ce texte si on leur fournit les commentaires et les explications nécessaires.

Ridicule et trivialité de nos nouveaux curés

Nos nouveaux curés veulent nous proposer leur commentaire en le mettant à la place du texte. Il ne s'agit plus d'une traduction mais d'une sorte d'adaptation où le ridicule rivalise avec la trivialité. Que la Bible soit aussi un texte littéraire, où la forme et le fond sont indissociables, comme l'ont compris des générations de traducteurs, ne semble pas gêner les auteurs de cette entreprise qui veulent faire de la langue de l'Évangile un simple instrument de communication en lui enlevant toutes ces gênantes qualités littéraires. L'idée pernicieuse et hélas! très répandue chez nous, qui se dissimule là-dessous, c'est le refus de la langue écrite (et même des niveaux de langue), de toute distance par rapport au vécu, à l'expérience de tous les jours, le rejet du passé, de la mémoire, de l'histoire, bref l'enfermement dans la proximité qui est à la base de l'anti-intellectualisme qui a fait tant de ravages au Québec. C'est ainsi que des professeurs de français ne font lire aux étudiants que des textes et des romans qui sont collés sur leur «vécu» et rédigés dans une langue familière; un poème de Ronsard ou une tragédie de Racine risqueraient de provoquer chez ces jeunes un dépaysement fatal...

Que cette entreprise soit le fait d'universitaires qui se drapent dans le manteau de la pastorale n'a rien qui doive étonner : comme l'a écrit André Belleau, les écrivains québécois sont des intellectuels mais l'idéologie de leur société leur défend de l'avouer.

Cette remarque vaut aussi pour des universitaires qui se sont construit une image mythique du peuple et qui ne peuvent supporter la séparation qu'implique l'accession à un certain niveau de savoir. Ils n'en finissent plus de se sentir coupables, de regretter le paradis perdu de l'inculture et ce retour à la «nature» prend parfois la forme de projets aberrants comme celui-ci. Cette «traduction» est aussi un bel exemple de ce que nous appellerions «l'autarcissisme», un mélange bien de chez nous d'autarcie et de narcissisme; le nombrilisme béat et l'enfermement dans la québécoïté qu'il vaudrait mieux nommer «qu'(h)ébétude».

Rien ne saurait nous toucher de ce qui n'est pas immédiatement familier, local et populaire; c'est le culte du «nous-z-ôtres» à la xième puissance et la valorisation de la culture, au sens anthropologique, au détriment de la culture tout court qui, elle, demande une distance, un écart, un esprit critique. Que bien des Québécois ne se reconnaissent pas dans cet univers borné et dans ce langage, les auteurs n'en ont cure; comme jadis Léandre Bergeron et son *Histoire du Québec*, ils vont éclairer le peuple.

Une entreprise méprisante

Cette entreprise qui semble progressiste est dans le fond méprisante et sous-estime les capacités des Québécois. Au lieu d'enlever tout élément étranger du texte évangélique, il vaudrait mieux enseigner l'histoire, la géographie (et le français!) qui permettraient d'en avoir une meilleure compréhension. Que l'instruction et la culture soit valorisées (nous pourrions prendre des leçons des Juifs à cet égard); que le texte de la Bible et les grands textes littéraires en général soient accessibles au plus grand nombre; qu'on enseigne à aller vers le texte et non pas à s'attendre à ce qu'il soit «traduit» dans la lante orale; voilà ce qui serait une entreprise vraiment progressiste, car l'homme ne vit pas seulement de pain mais aussi de beauté et de tout ce qui transcende la banalité quotidienne. Il n'y a pas de plus grande injustice que de priver une partie de la population de cette nourriture-là.

LA BIBLE «TRADUIRE» OU L'ABRUTISSEMENT À LA QUÉBÉCOISE

Cette «traduction», qui nous semble relever du philistinisme le plus pur (du nom d'un peuple ennemi d'Israël; mot devenu commun pour désigner l'anti-intellectualisme, le mépris de l'art et l'ignorance fière d'elle-même), montre que nous ne sommes pas près d'arriver à la Terre promise. Avec de tels guides, nous risquons plutôt de nous noyer dans une mer d'abrutissement.

Source : *Le Devoir*, 19 juin 1991, p. B8.

Voir aussi : *L'Actualité*, «L'Évangile selon Ti-Marc!»
Lysiane Gagnon, «Le mépris du peuple»